

# De la recherche stratégique : pour éviter quelques incompréhensions

Olivier Schmitt

*Associate Professor* en science politique au *Center for War Studies* de l'Université du Danemark du Sud et secrétaire général de l'Association pour les études sur la guerre et la stratégie (AEGES). Il a co-dirigé avec Stéphane Taillat et Joseph Henrotin l'ouvrage *Guerre et Stratégie. Approches, Concepts* (Puf, 2015).

La distinction entre stratège et stratégeste est largement admise. Le stratège est celui chargé de la définition et de l'exécution d'une stratégie, ici comprise dans un sens restreint comme l'utilisation de la force pour atteindre un objectif politique : selon la situation et le domaine de la stratégie dans lequel il exerce (stratégie déclaratoire, stratégie militaire, etc.), il peut s'agir d'une personnalité civile ou militaire. La caractéristique du stratège est qu'il est dans l'action : il doit prendre des décisions souvent difficiles avec des informations et des ressources limitées. Le stratégeste est au contraire celui qui étudie la stratégie, et peut éventuellement en proposer une théorie. La démarche est donc analytique, et (on l'espère) scientifique.

C'est sur ce dernier point que cet article entend revenir. Il est admis que la théorie stratégique et les études afférentes, en tant que savoir du stratégeste, sont là pour éduquer le jugement du stratège sans se substituer à sa décision. Néanmoins, la théorie stratégique recouvre plusieurs dimensions différentes, qui sont trop souvent confondues. Ces trois dimensions de la théorie stratégique sont les suivantes : une dimension phénoménologique (étudiant les formes de la guerre), une dimension analytique (étudiant la conduite effective de la stratégie et ses résultats) et une dimension normative (décrivant ce qui devrait être). Cette confusion entre les multiples dimensions de la théorie stratégique est problématique, pour deux raisons. En premier lieu, elle peut rapidement tourner en une querelle d'expertise entre chercheurs (s'appuyant sur les méthodes scientifiques) et militaires (s'appuyant sur leur expérience). Séparer les dimensions de la théorie stratégique permet de montrer que les deux approches sont importantes et complémentaires, car elles se déploient en fait dans des domaines différents.

En second lieu, la confusion est néfaste à la qualité de l'analyse : il est malheureusement fréquent de lire des études confondant par exemple dimension phénoménologique et dimension normative. Il est clair que ces trois dimensions sont

importantes et complémentaires : une véritable recherche stratégique devrait les comprendre toutes les trois dans son analyse. Mais ce sont trois étapes intellectuelles différentes (observation, compréhension, recommandation), dont il est sain de rendre la séparation explicite et qu'il faut évaluer selon leurs propres mérites.

### **La dimension phénoménologique de la théorie stratégique**

Cette dimension est historiquement le fondement de la théorie stratégique, et celle qui a donné à la discipline ses ouvrages et auteurs les plus célèbres. L'effort consiste à étudier la nature et les formes de la guerre, en tentant d'identifier ce qui relève de la rupture et ce qui relève de la continuité. Le *De la Guerre* de Clausewitz est de bout en bout un effort phénoménologique qui tente de capturer dans des concepts (montée aux extrêmes, brouillard de guerre, interactions réciproques, etc.) les dynamiques propres à la guerre. On doit aussi à Clausewitz la distinction entre la nature de la guerre (selon lui éternelle en tant qu'acte de force destiné à contraindre l'ennemi à accomplir notre volonté) et son caractère, toujours changeant.

Le débat sur la nature de la guerre est récurrent, et fait dialoguer les auteurs classiques et contemporains. Par exemple, la fin de la guerre froide a entraîné un fort questionnement sur la possibilité d'une disparition du modèle clausewitzien de la guerre au profit de « nouvelles guerres », menées par des acteurs non-étatiques principalement pour un profit financier (et non plus pour des objectifs politiques). Cette analyse a pris différentes formes, depuis les « transformations de la guerre » d'un van Creveld aux « nouvelles guerres » de Kaldor et Münkler, en passant par la guerre de « quatrième génération » de Lind. Ce mouvement a été critiqué par les néo-clausewitziens comme Echevarria, Cohen ou Biddle aux États-Unis, ou encore Hew Strachan au Royaume-Uni. Dans une large mesure, le débat se réduit à la question de savoir si Clausewitz est toujours un auteur pertinent pour comprendre la nature de la guerre. Cette question mérite d'être constamment reposée car, pour fondamental qu'il soit, Clausewitz doit toujours être questionné : ne pas chercher à l'améliorer reviendrait à limiter la biologie évolutionniste à *L'Origine des Espèces* de Darwin.

De même, et bien évidemment, le caractère de la guerre est toujours changeant, notamment du fait des développements tactiques et technologiques, ou des évolutions des mentalités : il est par exemple normal aujourd'hui de se demander en quoi la robotisation ou le cyber vont changer la conduite des opérations.

On voit bien ici que la dimension phénoménologique implique forcément civils et militaires. L'étude de la nature de la guerre suppose ainsi une analyse théorique et empirique approfondie, tandis que l'observation de son caractère nécessite bien souvent que l'expertise dans la conduite des opérations (qualité des militaires) se conjugue avec une compréhension des dynamiques de long terme. De ce fait, la dimension phénoménologique de la théorie stratégique est nécessairement un effort conjoint, chacun des partenaires devant être conscient de la valeur de son apport, mais aussi de ses limites.

## La dimension analytique de la théorie stratégique

Cette dimension est un effort scientifique pour analyser la manière dont la stratégie se pratique réellement, ainsi que d'évaluer ses résultats. En ce sens, l'effort n'est pas différent de ce qui se pratique dans d'autres domaines des sciences sociales et humaines, et repose donc sur l'emploi de méthodes scientifiques appropriées.

La vague de travaux sur la manière dont la stratégie est conduite produit des résultats intéressants, qui vont souvent à rebours de l'opinion commune. Ainsi, il fait désormais partie de la vulgate qu'une bonne stratégie se doit de déterminer des fins, puis d'y consacrer les moyens nécessaires et d'emprunter les voies afférentes. Ce triptyque fins-voies-moyens décrit un fonctionnement idéal qui n'existe jamais en réalité. Les travaux de Lawrence Freedman ont ainsi bien montré qu'en pratique, toute stratégie part en fait des moyens disponibles, et définit les objectifs à atteindre en cours de route. On peut le regretter, mais c'est ainsi : il devient alors inutile de réclamer un alignement des fins, des voies et des moyens, qui n'est qu'un mantra illusoire. Kenneth Payne a également utilisé à profit les études en psychologie clinique pour montrer que le processus de décision stratégique est rempli de biais dont les stratèges ne sont pas conscients et qui conduisent à des résultats sous-optimaux : on peut penser à la tendance à se représenter l'ennemi à son image, la pression du groupe qui empêche d'explorer des idées nouvelles, le phénomène de dépendance au sentier qui rend très difficile un changement de politique, etc.

La dimension analytique produit aussi des travaux pertinents sur les résultats d'une stratégie : par exemple, elle peut nous informer sur la vulnérabilité d'un mouvement insurrectionnel en fonction de sa structure organisationnelle, l'efficacité des stratégies visant à éliminer les *leaders* ou la capacité à se réorganiser après une défaite majeure.

Toutes les études dans ce domaine nous permettent de comprendre comment la stratégie se pratique dans la réalité, et ne sont pas différents en nature d'autres travaux en sciences humaines et sociales : ils visent à analyser une réalité sociale et nécessitent donc une compétence scientifique et méthodologique qui ne peut s'acquérir qu'après une formation appropriée. C'est cet aspect qui rend difficile la coopération entre civils et militaires, ces derniers confondant parfois l'expérience (forcément limitée et partielle) avec la conduite d'une enquête scientifique visant à identifier des régularités et des mécanismes de causalité : généraliser sur des phénomènes sociaux à partir d'un échantillon réduit (son expérience ou celle de ses camarades), dont l'analyse est soumise à de multiples biais personnels (émotions, information incomplète, etc.) est une erreur fondamentale, mais très courante. Dans la dimension analytique de la théorie stratégique, et contrairement à la dimension phénoménologique où l'expérience a une valeur en soi, le statut importe peu : seuls comptent le sérieux de l'enquête, la maîtrise de la littérature scientifique et l'emploi de méthodes appropriées (critères sur lesquels toute étude doit être évaluée et donc valables indépendamment du statut).

## La dimension normative de la théorie stratégique

Cette dimension étudie ce qui devrait être dans le domaine de l'action stratégique. Elle peut prendre la forme de recommandations sur des actions à entreprendre ou, plus rarement, d'une réflexion éthique (cette approche faisant partie intégrante de la stratégie). Normalement, les recommandations devraient découler de l'étude des dimensions phénoménologiques et analytiques de la théorie stratégique : à partir d'une bonne compréhension de la forme de la guerre et des dynamiques de la prise de décision, il devient possible de formuler des recommandations pertinentes, en fonction d'un cadre politique donné. Malheureusement, il est fréquent dans les écrits formulant des recommandations d'attendre des décideurs un niveau quasi-divin de connaissances, et de ne pas prendre en considération leurs multiples objectifs concurrents et simultanés : la barre est tellement haute qu'elle est impossible à atteindre. Une meilleure compréhension de la dimension analytique (et donc de la manière dont la stratégie est réellement conduite), permettra aux stratégestes civils et militaires de fournir des recommandations plus appropriées, car plus réalistes.

\*

\*\*

On voit ainsi à quel point distinguer entre les trois dimensions de la théorie stratégique est important : chacune des dimensions étudie des aspects différents, et nécessite des approches et des réponses spécifiques. Continuer à les mélanger, comme c'est souvent le cas aujourd'hui, expose la recherche stratégique contemporaine à une forme de stagnation faute de pouvoir établir des fondements et des modèles de dialogues civilo-militaires appropriés. En tant que science pour l'action, la théorie stratégique se doit de fournir des recommandations pertinentes au stratège, et d'éduquer son jugement. À ce titre, il est fondamental que les bases phénoménologiques et analytiques soient correctement établies. Étudier la nature et le caractère de la guerre est le fondement de toute réflexion appropriée, et l'expérience des militaires (les premiers concernés) est cruciale pour comprendre cette dimension. Mais il est aussi fondamental de mieux comprendre la manière dont le processus stratégique se conduit en pratique, et quels sont les résultats de choix stratégiques antérieurs. Dans ce dernier cas, la maîtrise de la littérature et des méthodes scientifiques est indispensable, et encore trop rare. Pour ne donner qu'un exemple parmi tant d'autres, la littérature scientifique a montré depuis très longtemps que la question de savoir si les sanctions étaient « efficaces » ou non était mal posée, et donc inutile. C'est pourtant encore très souvent en ces termes que le débat est abordé.

Il est donc important que les contributeurs à la théorie stratégique soient explicites quant à la dimension dans laquelle ils inscrivent leurs travaux : contribuent-ils à la phénoménologie, à l'analyse ou formulent-ils des recommandations ? Cette clarification permettra de juger chaque contribution selon des critères appropriés, de faciliter le dialogue entre civils et militaires, sans perdre de vue que chacune des dimensions de la théorie stratégique n'a de sens qu'en étant en relation avec les deux autres.